



**HAL**  
open science

## Espaces périurbains. Mise en discours, catégorisation, circulation de formes langagières

Laurence Buson, Claudine Moïse, Cyril Trimaille

### ► To cite this version:

Laurence Buson, Claudine Moïse, Cyril Trimaille. Espaces périurbains. Mise en discours, catégorisation, circulation de formes langagières. Françoise Gadet. Les Métropoles francophones européennes en temps de globalisation, Garnier, 2019, 978-2-406-08516-4. 10.15122/isbn.978-2-406-08518-8.p.0057 . hal-02000939

**HAL Id: hal-02000939**

**<https://hal.science/hal-02000939>**

Submitted on 23 Nov 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Espaces périurbains autour de Grenoble – Mise en discours, catégorisation, circulation de formes langagières<sup>1</sup>

---

Laurence Buson, Claudine Moïse, Cyril Trimaille

Laboratoire Lidilem, UGA

## Introduction

Si elles constituent des notions mobilisées en discours, les catégories « ville » et « campagne » désignent (autant qu'elles masquent) une réalité complexe en continuums et interconnexions, celle d'une ville sans début ni fin, aux limites mouvantes. Le périurbain (désormais PU) ainsi que la périphérie dont il serait « l'au-delà », n'échappe pas à ce constat, d'autant moins que l'usage du mot semble limité aux discours experts, acteurs de l'aménagement du territoire et des politiques publiques. En effet, « les périurbains » ne se désignent et ne se revendiquent pas eux-mêmes comme tels et ce terme ne constitue donc pas une catégorie langagière d'identification. On peut alors se demander si les habitants de ces espaces, et notamment les jeunes, les nomment, comment ils les nomment, et explorer ce que nous apprennent ces désignations sur l'existence, les caractéristiques et les spécificités (ou non) de ces espaces.

Dans le cadre d'un projet ANR pluridisciplinaire dans lequel s'inscrit ce texte, la confrontation de points de vue entre géographes et sociolinguistes a montré que l'on sait peu de choses en géographie sur les jeunes et les adolescent·e·s du PU, et qu'en sociolinguistique on ne sait rien ou presque sur les pratiques langagières de jeunes non urbains en France. Nous avons alors voulu voir comment les jeunes du PU parlent, et quelles continuités avec les pratiques langagières décrites comme urbaines ou suburbaines on décèle dans leurs usages, que ce soit dans la connaissance, la familiarité ou les usages qu'ils déclarent. La jeunesse serait donc une sorte de point aveugle des études en géographie sur le PU, et la jeunesse périurbaine et rurale un point aveugle de la sociolinguistique (dont nous ne discuterons pas les raisons ici). Ces constats sont à l'origine de notre réflexion sur la catégorie « parlars de jeunes/urbains » dont l'objectif principal est de porter un regard sociolinguistique au-delà des limites de « la ville », notamment pour interroger ses limites et la porosité des frontières socio-spatiales et catégorielles, quand on sait qu'une des désignations euphémistiques des parlars jeunes inclut une dimension spatiale, et depuis deux décennies, le recours aux expressions « parlars urbains » (Billiez 1999), « parlars urbains de jeunes », « parlars des jeunes urbains » ou « parlars quartier » a contribué à inscrire l'objet « pratiques langagières de jeunes » dans le champ de la sociolinguistique urbaine ou du moins d'une sociolinguistique « en ville » (voir entre autres Liogier 2002, Melliani 2000).

---

<sup>1</sup> Ce texte s'inscrit dans le cadre d'un projet ANR, *TerrHab, de l'Habitabilité à la territorialité. À propos de périurbanités, d'individus et de collectifs en interaction* (<http://terrhab.hypotheses.org/>). La question centrale du projet était de comprendre comment, dans des espaces périurbains, les façons d'habiter pouvaient se décliner, entre frottements, empêchements mais aussi inventivités. Face aux idées reçues sur le périurbain, largement critiqué pour son prétendu manque de vie sociale, il s'est agi de voir comment les habitants sont capables de produire de l'habitabilité et comment les solutions individuelles au bien vivre (au-delà de questions économiques, environnementales et sociales) génèrent des réponses collectives et participent au partage de territorialités. Le projet coordonné par M.-C. Fourny, R. Lajarge et M. Vanier (UMR PACTE, Grenoble) et impliquant quatre laboratoires (UMR CITERES, Tours ; LIDILEM, Grenoble ; UMR SET, Pau ; UMR ACS, Paris-Malaquais) visait à renouveler les notions d'habitabilité et de périurbain, à revoir le rapport entre habitabilité et territorialité, à innover dans les façons d'investir les terrains (entretiens embarqués par exemple), à adopter une posture ethnographique. Les auteur·e·s de ce texte ont participé au volet « civilités », avec M. Abouzaïd (sociolinguiste), A. Balocco, A. Calmette, R. Lajarge, B. Leyris et C. Sélیمانovski (géographes) et Y. Lacascade (ethnologue). Ce volet s'est intéressé à la construction de la convivialité en interactions, idée centrale en sociologie urbaine pour dire une certaine forme d'urbanité. Pour cet article, et pour centrer la problématique sur les dimensions, une enquête a été menée par des étudiant·e·s de licence Sciences du Langage de Grenoble.

Plusieurs approches ont été mobilisées<sup>1</sup>, combinant qualitatif et quantitatif. La première s'appuie sur les réponses de 96 sujets de moins de 25 ans à un questionnaire présentant une série de questions fermées sur la connaissance, la compréhension et l'utilisation de 23 lexies « non standard »<sup>2</sup> attestées dans l'agglomération grenobloise<sup>3</sup> (voir questionnaire en annexe).

La deuxième démarche a consisté à interroger, au cours d'entretiens collectifs menés par des étudiant·e·s, des résident·e·s de plusieurs communes proches de Grenoble, âgé·s de moins de 25 ans. Dans leurs discours, nous avons d'abord cherché à saisir la variété et les discontinuités des manières de catégoriser et de nommer ces espaces. Nous avons ensuite voulu cerner leur perception d'éventuelles spécificités dans leurs pratiques, en cherchant à saisir des discours d'identification ou de mises à distance d'altérités langagières. La troisième démarche cherche enfin à documenter la présence dans les pratiques langagières, enregistrées dans ces entretiens, de formes (lexicales, phonétiques, discursives ou interactionnelles) jusque-là décrites majoritairement (voire exclusivement) comme juvéniles, urbaines ou « banlieusardes ». Pour cet article, nous nous appuyons sur l'examen d'entretiens de 30 sujets de moins de 25 ans, résidents dans plusieurs communes proches de Grenoble.

## Nommer le périurbain

Il s'est donc agi dans un premier temps de saisir les diverses façons de nommer et de caractériser des espaces dits périurbains qui dépassent et remettent en cause les traditionnelles oppositions centre/périphérie et ville/campagne, pour tenter d'en approcher la complexité sans recourir aux catégorisations prédéfinies loin du vécu sensible et des pratiques réelles de leurs habitant·e·s.

### Qualification de l'espace

La perception des discontinuités et des frottements spatiaux ainsi que leur mise en discours constituent les éléments d'identification et de différenciation que nous avons interrogés. Il existe en effet une constante dans les réponses des participant·e·s à l'enquête : le flottement, voire les contradictions, dans les catégorisations et les désignations des lieux, comme si l'on ne pouvait pas les nommer, les qualifier. Ils sont alors définis plus par ce qu'ils ne sont pas que par ce qu'ils sont, et en lien avec ce que les locuteur·trice·s veulent être ou ne pas être. Pour beaucoup, la question de la qualification de l'espace de vie est problématique, et semble se résoudre (ou se contourner) par une oscillation hésitante entre ville et village, comme chez O ou A résidant à Eybens (10 048 hab.) :

- O c'est sympa + c'est une p(e)tite vi- c'est un p(e)tit village euh sympathique  
A non c'est la ville un peu (en)fin c'est on si c'est la ville - c'est pas la campagne - si c'est la ville

A semble, dans une forme d'autodialogisme et reformulation, hésiter entre ville et campagne ; il se positionne du côté de l'urbain, contrairement à O qui, après une auto-interruption révélatrice d'indécision, opte finalement pour la désignation de village. Dans les entretiens que nous avons analysés, un grand éventail de désignations est mobilisé par les

---

<sup>1</sup> 136 sujets ont répondu aux questionnaires et 84 ont été interviewés, dans le cadre de travaux en sociolinguistique d'étudiant·e·s de licence ; néanmoins, toutes les données n'ayant pas été analysées à ce jour, et la place étant ici limitée, nous ne présenterons que certains aspects des résultats.

<sup>2</sup> La connaissance et l'utilisation d'une partie de ces lexies avaient été testées dans un questionnaire par Lambert (2005). Pour son utilisation en 2014, une partie des lexies (16 nouvelles entrées) a été réactualisée grâce à une pré-enquête menée à Grenoble avec ces mêmes étudiant·e·s cherchant à attester la circulation des lexies dans les usages juvéniles à Grenoble et dans sa banlieue.

<sup>3</sup> Pour une démarche approchante, voir Wachs (2014).

habitant·e·s : campagne, (petit) village, (petite) ville, ville-dortoir, entre ville et village, pas tout à fait la campagne, mais pas non plus la ville, etc., comme J qui parle de la commune de Varces (6 500 hab.) :

- J j(e) dirais que c'est entre : la ville et l(e) village, c'est pas tout-à-fait la campagne mais c'est pas non plus la ville  
Enq et euh : pourquoi (en)fin, qu'est-c(e) qui t(e) fait dire que c'est un petit peu la ville mais aussi la campagne ?  
J bah (il) y a plein d(e) commerces (il) y a plein d(e) banques, mais (il) y a aussi un peu des fermes si on s'éloigne

Certaines désignations mixtes<sup>1</sup> apparaissent dans les discours, comme chez M avec le qualificatif de « banlieue campagne », qui illustre le recours inconfortable et instable à plusieurs critères de catégorisation :

- M ce s(e)rait une banlieue campagne [Varces]  
Enq et par rapport à quoi tu trouves que ça s(e)rait une banlieue campagne  
M pa(r)ce que on est autour d(e) Grenoble mais plus euh ça fait pas la banlieue ça fait plus campagne quand même  
Enq d'accord donc par rapport à la distance qu'(il) y a entre le XX et le centre-ville  
M ouais, p(u)is on a pas beaucoup d'immeubles (il) y a des champs comme à la campagne

### **Tensions ville/campagne**

La créativité lexicale des locuteur·trice·s révèle l'inadéquation des catégories traditionnelles à la réalité des espaces vécus (Frémond 1974). Il s'agit alors de s'identifier à travers des marques distinctives identificatoires par rapport à la ville ou à la campagne. En ce sens, on observe, comme chez D pour qui Vaulnaveys est la « banlieue des paysans », une certaine distance critique vis-à-vis de la campagne. Il y a, chez les jeunes que nous avons rencontrés, à la fois une valorisation de la dimension non citadine des lieux et une volonté de se différencier de la ruralité, qui s'exprime parfois de manière narquoise, comme ici avec M et J, de Gières (6 200 hab.) :

- M ouais j'ai choisi Gières c'est trop bien Gières ça fait p(e)tit village /.../ Mais l(e) week-end non c'est mort en fait (rires)  
J oui l(e) week-end (il) y a plus personne  
M à part les témoins d(e) Jehovah mais  
J le dimanche l'été euh c'est un coin mort euh  
M ah nan mais l'été c'est mort de chez mort ici c'est le désert  
J voilà i(l) pourrait y avoir des zombies qui passent que c'est pareil hein

Cette interaction, où se co-construit une représentation de l'espace entre le positif du lieu à taille humaine (trop bien, petit village), et le négatif du « coin perdu/paumé » (termes que l'on retrouve à plusieurs reprises dans d'autres entretiens), laisse entrevoir un regard finalement relativement citadin sur la campagne que nous observons de manière non isolée chez nos informateurs. Le thème de l'attraction/répulsion envers la ville revient fréquemment dans les entretiens comme zone de tension dans les discours. L'appartenance et l'identification à la campagne est revendiquée, mais en prenant soin de mettre à distance ce qui rappellerait la campagne « profonde », celle des « paysans » :

- C on est pas des paysans hein euh – on élève pas des moutons [Varces]

---

<sup>1</sup> La recherche du mot juste chez les locuteurs produit des tentatives de création lexicale qui peuvent prendre la forme, comme dans l'exemple cité, de lexèmes juxtaposés avant d'être, au sens strict, des mots composés.

Là encore, les discours révèlent la difficulté à qualifier et à se représenter ces espaces, que l'on aime à concevoir comme à la fois ruraux et urbains, ni trop paysans ni trop citadins, en répondant en écho à un Autre imaginaire, sans doute plutôt de la ville, qui se permettrait de « nous » prendre pour des « campagnards » :

E c'est pas parce qu'on habite à la campagne qu'on est des campagnards hein [Jarrie]

Ces jeunes souhaitent vivre au milieu de la verdure et hors des tourbillons des centres, mais ils revendiquent une identité urbaine, ce qui se traduit notamment par des discours inscrits dans l'opposition traditionnelle nature/culture (la campagne, c'est l'état « nature », mais seule la cité est « civilisée ») comme pour C de Jarrie (3 800 hab.) :

C p(eu)t-être qu'on est plus euh on va dire cool (rire) à Jarrie c'est vrai que quand on s(e) voit on- on s'habille pas euh super classe alors qu'en général quand on sort à Grenoble euh tout l(e) temps faut qu'on soit- on on sort pas en jogging quoi alors que :

M oui c'est vrai

C et même pour aller boire un coup alors que- ou aller chez quelqu'un alors qu'à Jarrie quand on va chez quelqu'un euh on y va en jogging on se voilà /.../

C nan c'est pas non plus la cambrousse on parle euh (rires) on on dit pas non on a pas de mots euh campagnards euh limite fermiers /.../

C on est civilisés quand même

La difficulté à nommer cet espace PU se traduit donc par des élaborations interactionnelles, en co-constructions, reformulations, explications pour tenter de proposer des dénominations et significations correspondant à des expériences vécues. On peut alors se demander si, au-delà, des discours pour nommer le PU, les pratiques langagières auto-perçues et déclarées et les variations linguistiques peuvent permettre de saisir un espace singulier.

## Pratiques et variations langagières

### Connaissance, compréhension et utilisation d'expressions et de mots grenoblois « non standard »

Comme on le constate dans la fig. 1, la grande majorité des répondant·e·s du PU grenoblois déclare comprendre les lexies utilisées et attestées en zones « urbaines ».

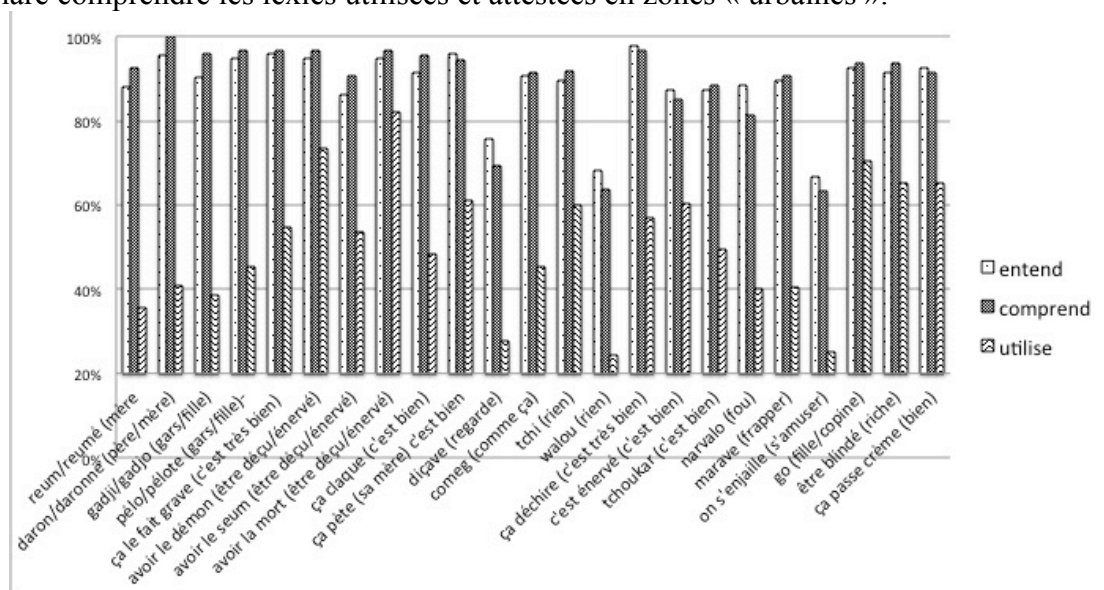


Fig. 1. Formes lexicales urbaines : exposition, compréhension et utilisation déclarées en %

Les enquêté·e·s déclarent dans une proportion comparable entendre la plupart de ces lexies, dont on peut donc considérer qu'elles font partie de leur répertoire lexical, et, qu'à ce titre, elles ont atteint un niveau élevé de diffusion sociale et spatiale, traversant de supposées frontières entre ville-centre, banlieue et zones périurbaines.

Les sujets sont systématiquement plus nombreux à déclarer comprendre qu'entendre les lexies (sauf « dicave », « ça pète sa mère », « ça déchire ») : certains d'entre eux ne seraient donc pas ou plus exposés à des formes qu'ils disent comprendre et avec lesquelles ils ont été en contact. Cette exposition limitée pourrait être due au remplacement de ces lexies dans les usages juvéniles par d'autres plus récentes et/ou au fait que les répondant·e·s n'ont pas dans leur réseau d'utilisateurs de ces lexies, ces deux facteurs pouvant se combiner.

Comme on le voit dans la fig. 2, la part de celles et ceux qui déclarent utiliser les lexies proposées est également forte (jusqu'à 82% pour « avoir la mort » et 73% pour « avoir le démon » *être énervé/déçu*).

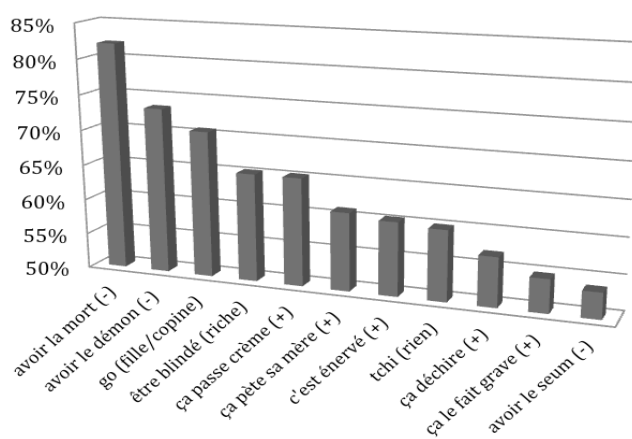


Fig. 2. Utilisation déclarée pour les 10 lexies les plus utilisées, en %

La plupart de ces lexies déclarées utilisées par plus d'un·e répondant·e sur deux sont des métaphores qui expriment appréciation (+) ou déception (-) avec emphase, qui sont donc du registre socio-affectif. Parmi elles, 8 sur 10 ont été attestées dans les parlars de jeunes de quartiers populaires, avant d'être adoptées par d'autres jeunes puis par des locuteur·trice·s plus âgé·e·s, (*tchi* et *ça déchire* circulant largement et depuis longtemps à la fois dans la région grenobloise et en France), ce qui constitue un nouvel indice de la circulation des formes lexicales au-delà des quartiers populaires.

Néanmoins, la part de ceux et celles qui déclarent utiliser les lexies est inférieure, et parfois nettement, à la proportion des locuteur·trice·s qui disent les entendre et les comprendre. Pour la majorité des jeunes périurbains répondant·e·s, beaucoup des formes lexicales réputées urbaines font partie de leur répertoire en réception mais pas de leur lexique en production. C'est particulièrement le cas pour certaines formes : moins d'un quart des répondant·e·s déclare utiliser « walou » et « on s'enjaille », autour d'un tiers d'entre eux « dicave », « reum / reumé », « gadji / gadjo ». *Reum* mis à part, les lexies les moins utilisées sont donc des emprunts au romani (*marave*, *dicave*, *gadjo*...) ou à l'arabe (*walou*) et « on s'enjaille » (issu du nouchi ivoirien), une forme popularisée plus récemment par des chansons de rap et apparemment encore peu répandue dans la région.

### Formes effectivement produites lors des entretiens

Au-delà des usages déclarés, l'examen des usages en entretiens révèle des profils langagiers de 30 locuteur·trice·s (de 15 à 25 ans) très éclectiques, à l'image de la diversité socio-spatiale des lieux d'enquête et des trajectoires des sujets. Dans l'ensemble, les usages présentent relativement peu de traits marqués socialement ou régionalement. Aux deux pôles d'un continuum allant de pratiques non ou peu marquées régionalement ou socialement à des usages indexant une identité « banlieusarde » ou de classe socio-professionnelle supérieure, on trouve, d'une part, M, qui vit à Jarrige après avoir grandi dans une banlieue résidentielle à Meylan, et qui présente un français proche du standard et d'autre part L, une jeune fille de 18 ans qui a toujours vécu à Saint Marcellin (et vit depuis 7 ans dans une HLM), qui actualise de nombreux traits prototypiques des pratiques langagières banlieusardes.

Parmi les formes fréquemment relevées, nous nous sommes focalisé·e·s sur les deux plus récurrentes, présentes chez la majorité de sujets. Il s'agit de deux traits phonétiques : les palatalisations/affrications des consonnes /t/ et /d/ (Trimaille 2010), mais aussi /k/, ainsi que le « e d'appui » (Candea 2002).

La palatalisation/affrication consiste à prononcer les consonnes /t/, /d/, /k/ et /g/ en les faisant suivre respectivement d'un [H], d'un [j], ou d'un [J] d'une durée variable (par ex [vwat<sup>H</sup>uR], [BtBd<sup>j</sup>u], [k<sup>J</sup>atR]). Sur les 30 locuteur·trice·s dont les productions ont été examinées, seuls 4 n'ont prononcé aucune de ces variantes non standard. Les palatalisations de /k/, qui peuvent être considérées comme des variantes locales, sont beaucoup plus rares que les affrications de /d/ et surtout de /t/.

Le e d'appui (ou e prépausal) consiste à prononcer en fin de mot des /e/ habituellement muets, ou à ajouter des /e/ absents de la graphie. 21 sujets sur 30 actualisent ce trait indiqué par E dans les transcriptions.

Ces deux observations vont dans le sens d'études antérieures menées à Grenoble et ailleurs (Candea 2002, Trimaille 2010) qui concluent à une expansion de ces formes, présentes dans les usages de jeunes urbains et banlieusards de milieu populaire.

Toutefois, nous allons voir que l'utilisation (assumée voire revendiquée) par les jeunes périurbains de formes dont l'usage a été un temps (décrit comme) circonscrit aux jeunes de milieu populaire n'empêche pas que les premiers mettent à distance les seconds, construisant en discours des frontières socio-spatiales symboliques.

### Spécificités langagières déclarées

Malgré l'adoption fréquente de traits « (sub)urbains » (ou pouvant indexer une composante identitaire socio-spatiale), la normalité langagière revendiquée est souvent affirmée en mettant à distance des altérités langagières et sociales. Interrogé·e·s sur leur façon de parler, les jeunes disent en effet parler « normalement », comme beaucoup de locuteur·trice·s. Une partie des interviewé·e·s dit ne pas percevoir de différences entre leurs façons de parler et celles utilisées à Grenoble, à l'instar de A (Saint Georges de Commiers, 2 100 hab.) :

A non j(e) pense qu'entre jeunes on a tous le même langage

Cette normalité se construit également en discours grâce à l'auto-attribution de pratiques ne correspondant pourtant pas à la norme prescriptive. Les civilités – en l'occurrence les rituels de salutation – semblent propices à l'utilisation de formes qui se sont diffusées récemment après avoir été adoptées par les participant·e·s à la culture de rue (Lepoutre 1997). Ainsi des sujets déclarent saluer par un « check » (*hand shake*), voire en utilisant « wesh » (emprunté à l'arabe algérien), deux formes de salutations dont le foyer de diffusion se situe dans les quartiers

urbains populaires. Ainsi en est-il pour plusieurs enquêté·e·s, comme V (Saint Georges de Commiers, 2 100 hab.) et R (Jarrie, 3 800 hab.) :

R bah je sais pas par exemple pour un bonjour bah déjà normal bah y a wesh (rires)  
Enq ouais ok  
V wesh bien

Mais aussi pour L et O (vivant respectivement à Echirolles, 35 684 hab. et Eybens, 10 048 hab.) :

Enq comment comment tu vas saluer euh un ami et comment tu vas saluer ton  
L wesh (rire)  
O alors un ami on va lui dire wesh

Ou encore, pour E, L et M, trois jeunes filles vivant à Varcès, au sud de la métropole :

Enq comment vous vous saluez entre vous ?  
E wesh mon gars  
L check le check et  
Enq check aussi avec les filles<  
Enq bien ou bien<  
E bien wesh mon gars  
M filles garçons  
L filles garçons tout l(e) monde hein (...)  
L c'est pareil quoi + on arrive y a des GARçons et des filles ce s(e)ra check à tout l(e) monde mon frère mon frére mon gars ((rires)) bien

Même si la fréquence et l'ampleur de la diffusion de ces usages verbaux et non-verbaux déclarés demandent à être documentés plus précisément, leur attestation dans les pratiques d'une part importante des jeunes locuteur·trice·s périurbain·e·s voire ruraux·ales (observations personnelles) montre leur circulation bien au-delà des cités HLM. Cela tendrait à confirmer le prestige attribué à des formes associées à des populations par ailleurs stigmatisées, certains, comme N (Herbeys, 1 300 hab.) affirmant même avoir créé une forme de check qui leur serait spécifique et différenciateur :

N ah on a on a un p(e)tit check euh qui vient pas d'E : spécifique à Herbeys aussi qu'on fait pas avec nos aut(res) potes j(e) sais pas si+ c'est une sorte de différenciation+ peut-être

### **Proximités linguistiques et distances symboliques**

Malgré le haut degré de connaissance et de compréhension des lexies urbaines voire banlieusardes et un taux d'utilisation relativement important, on observe une fréquente mise à distance des façons de parler des jeunes des banlieues paupérisées, devenue un objet de discours largement circulant (Auzanneau, 2009), et un objet social permettant de construire, de thématiser et de mettre à distance une altérité langagière et sociale.

Parallèlement, plusieurs sujets ont conscience de spécificités locales, dont certaines, comme le pronom neutre y, fonctionnent comme marqueurs d'une ruralité à laquelle les jeunes ne s'identifient pas, comme P (Bernin, 2 900 hab.) :

P pff bah à part qu'y a des vieux ils ont un accent de PEQU(e)not euh nan juste dire  
P non après (en)fin y a des expressions genrE/ grenobloises tu vois (en)fin ils mettent des y partout (en)fin tu vois c'est pas spécifique à Bernin ça va être/ de la vallée  
P ouais parce que bah après si tu prends vraiment les personnes genre âgées y en a i(ls) parlent limite un espèce de patois tu vois (en)fin y en a plus beaucoup honnêt(e)ment mais + (en)fin



nan j(e) trouve pas que y ait de grandes différences parce qu'en plus (en)fin c'est un village qui s(e) renouvelle pas mal en c(e) moment

Alors que leurs pratiques langagières intègrent des formes lexicales et phonétiques utilisées par des jeunes urbains des cités HLM, les jeunes du PU tendent donc à se mettre à distance de ces derniers ainsi que, dans une moindre mesure, des jeunes ruraux : ces deux altérités, suburbaine et rurale, sont convoquées pour s'en différencier au plan langagier. Les jeunes locuteur·trice·s que nous avons interrogé·e·s actualisent alors majoritairement, tant dans leurs pratiques que dans leurs discours épilinguistiques, une sorte d'entre-deux socio-spatial.

Sous la désignation de locuteurs du PU s'actualisent donc des profils très différents, certains manifestant des pratiques langagières proches des périphéries populaires, d'autres plus typiques des périphéries bourgeoises ou des centres-villes, d'autres encore des usages non marqués régionalement ou socialement. Mais la plupart du temps, dans la construction d'une altérité mise à distance.

Par exemple, A, socialisée dans des communes proches de Grenoble dont certaines plutôt populaires, affiche un parler peu marqué, et revendique une distance avec des usages qualifiés de « racaille » :

- A bah moi c'est +> (en)fin (il) y a vach(e)ment plus un contraste vu que j'habite à côté des Ruire  
[quartier HLM proche d'une zone pavillonnaire]  
A le langage est pas très soutenu là-bas ((rires)) au niveau des jeunes ((rires)) mais euh ouais  
(en)fin c'est pas non plus catastrophique mais c'est plus euh + en mode RAcaille un peu quoi  
((rires))

Chez N (Herbeys, PU plus rural), en revanche, la co-occurrence de palatalisations marquées, de /**A**/ postérieurs (codés PAL et A dans l'extrait suivant), de marqueurs de discours et les choix lexicaux indexent en partie une identité de « jeune urbain » :

- N on va en ville ou euh après + après ouais des fois ça nous arrive de faire des soirées calées à  
Herbeys juste entre potes et (il) y a des petits endroits sympas ((A)) xxx on^ est tranquille  
((PAL)) au moins et puis voilà ((A))  
N ouais sortir de sortir d(e) la ville et tout et d(e) revenir dans + dans notre p(e)tit village tranquille  
((PAL)) et tout (en)fin c'est+ beaucoup pluS posé qu(e) la ville quoi  
N des concours d(e) belote, ça s'envoie des grosses parties t(u) sais  
N bon c'est plus pour s(e) mettre des grosses taules que +>  
N s(e) mettre des grosses quintes que pour faire +> ((rires))

Pourtant, N se distancie clairement lui aussi, dans son discours, des pratiques des jeunes de la banlieue, qu'il nomme (reprenant une désignation circulante) « les weshs » :

- N nan nan c'est sûr nan c'est sûr ouais c'est sûr qu'on va pas parler commE : les wesh wesh  
d'Echirolle :s euh /.../  
N tranquille pelo non on va pas parler comme ça mais euh <+  
H on parl(e) normalement quoi  
N ouais on^est des gens civilisés CIVILISES ((E)) non on a pas <+

Au pôle du continuum indexant davantage les périphéries aisées de la ville, nous avons par exemple C et M (Jarrie et Meylan, 17 500 hab.), communes toutes deux assez bourgeoises (respectivement du PU rural et de la proche périphérie grenobloise), dont le parler presque « pointu », multipliant les e prépaux, montre une distanciation nette de la ruralité, distanciation aussi présente dans les discours :

- C ((rires)) nan c'est pas non plus la cambrousse on parlE : euh (rires) + on on dit ((PAL)) pas:  
non on a pas de mots euh: campagnards euh limite fermiers

Parallèlement, néanmoins, elles affichent leur familiarité avec des lexies « jeunes », qu'elles déclarent connaître et parfois utiliser :

- M euh à chaille aussi ça c'est bien grenoblois  
C ouais à chaille  
M j'ai trop l(e) démon c'est bien grenoblois  
C euh: je j(e) les ai pas en tête là  
M mais on tchoukar aussi non ((rire)) mais ça j(e) le dis pas par contre

### **Conclusion : pour une prise en compte de la mobilité en sociolinguistique**

Cette grande diversité des profils et des positionnements langagiers, influencée par des parcours de socialisation variés (socialement mixtes ou homogènes, composites ou continus), plus ou moins marqués par la mobilité, atteste d'une large circulation de formes relevant supposément des parlars jeunes et d'une normalisation de certains usages contre-normés.

Mais de même qu'il n'y a pas d'isomorphisme ou de déterminisme absolu entre appartenances sociales et comportements, les pratiques langagières, plus qu'un « simple » reflet des espaces périurbains où vivent les sujets (eux-mêmes marqués par l'hybridité, structurelle et fonctionnelle), résultent des mobilités à différentes échelles spatiales et temporelles : mobilités pendulaires inhérentes à la scolarisation dans le lycée de secteur, mobilités résidentielles liées aux choix ou aux contraintes parentales ou aux recompositions familiales, mobilités associées aux processus de gentrification, etc. Ces mobilités humaines engendrent la circulation de formes qui, comme le suggèrent Auer et Schmidt, dépassent les séparations spatiales : « [w]here people reside and where they are socialized can have less influence on their communicative practices than forms of communication that transcend spatial separation » (Auer, Schmidt 2010, p. xii). Dans ce sens, c'est également pour une meilleure prise en compte des différentes échelles d'espaces sociolinguistiques (Juillard, 2013) que plaide Auzanneau :

Le déploiement du répertoire verbal et les idéologies langagières du locuteur peuvent être rapportés à l'évolution de celui-ci au sein du macro-espace sociolinguistique du locuteur, c'est-à-dire de l'ensemble des relations développées au cours de ses activités quotidiennes, donc de ses déplacements. Ils peuvent également être rapportés aux micro-espaces sociolinguistiques du locuteur, donc aux relations déployées au sein de groupes particuliers (Auzanneau 2015, p. 62).

Pour la sociolinguistique, l'étude de l'hétérogénéité des façons de parler du PU et notamment de la jeunesse qui y vit constitue donc une *terra incognita* à explorer, en opérant, à l'instar de ce que propose Blommaert (2010, p. 4), un déplacement d'une « sociolinguistique de la distribution » vers une sociolinguistique de la mobilité des locuteur·trice·s et des ressources langagières dont ils sont porteurs.

### **Références**

AUER, Peter, SCHMIDT, Jurgen Erich, "Introduction", in *Language and space: theories and methods: an international handbook of linguistic variation*, P. Auer, J. E. Schmidt (Dir.), De Gruyter, 2010, p. vii-xvi.

AUZANNEAU, Michelle, « 'La langue des cités' ? Contribution pour la libération d'un mythe », *Adolescence*, 70, 2009, p. 873-885.

AUZANNEAU, Michelle, « La quête des parlars ordinaires », *Langage et Société* 154, 2015, p. 51-66.

BILLIEZ, Jacqueline (dir.), *Les parlars urbains, Lidil*, 19, 1999.

BLOMMAERT, Jan, *The sociolinguistics of Globalization*, Cambridge University Press, 2010.

CANDEA, Maria, « Le e d'appui parisien : statut actuel et progression », *Actes des 24<sup>èmes</sup> JEP*, [http://www.afcp-parole.org/doc/Archives\\_JEP/2002\\_XXIVe\\_JEP\\_Nancy/JEP2002/index.htm](http://www.afcp-parole.org/doc/Archives_JEP/2002_XXIVe_JEP_Nancy/JEP2002/index.htm), 2002.

FREMONT, Armand *et al.*, *Géographie sociale*, Masson, 1984.

JUILLARD, Caroline, « La description de l'empire du langage et la question de l'espace sociolinguistique », in *In and out of Africa: Languages in Question*, M. Tosco, C. de Féral (Dir.), Peeters, 2013, p. 173-186.

LAMBERT, Patricia, *Les répertoires plurilectaux de jeunes filles d'un lycée professionnel. Une approche sociolinguistique ethnographique*, Thèse de doctorat, Université Stendhal Grenoble 3, 2005.

LEPOUTRE, David, *Cœur de banlieue, codes, rites, et langages*. Odile Jacob, 1997.

LIOGIER, Estelle, « Quelles approches théoriques pour la description du français parlé par les jeunes des cités ? », *La linguistique*, 1/38, 2002, p. 41-52.

MELLIANI, Fabienne, *La Langue du quartier, appropriation de l'espace et identités urbaines chez des jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*, L'Harmattan, 2000.

TRIMAILLE, Cyril, « Consonnes dentales palatalisées/affriquées en français contemporain : indicateurs, marqueurs et/ou variantes en développement ? », in *Les voix des Français : usages et représentations*, M. Abecassis, G. Ledegen (Dir.s), Peter Lang, 2010, p. 89-100.

WACHS, Sandrine, « Paris, créativités lexicales et frontières géographiques », Communication au colloque *Les métropoles francophones en temps de globalisation*, Université Paris Nanterre les 5, 6 et 7 juin 2014.

Laurence BUSON, Claudine MOÏSE, Cyril TRIMAILLE  
Univ. Grenoble Alpes, LIDILEM, 38000 Grenoble, France

## Annexe 1 : questionnaire

Prénom :

Age :

Lieu d'habitation actuel :

Lieu(x) d'habitation antérieur(s) :

		Il m'arrive d'entendre ce mot ou cette expression	Je comprends ce mot ou cette expression (si oui écrire le sens)	Je ne comprends pas ce mot ou cette expression	Il m'arrive d'utiliser ce mot ou cette expression	Je n'utilise jamais ce mot ou cette expression	Pour dire ça, moi je dis...
Ex.	keum	X	mec/copain		X		
1.	reum/reumé						
2.	daron/daronne						

3.	gadj/gadjo						
4.	pélo/pélote						
5.	ça le fait grave						
6.	avoir le démon						
7.	avoir le seum						
8.	avoir la mort						
9.	ça claque						
10.	ça pète (sa mère)						
11.	dicave						
12.	comeg						
13.	tchi						
14.	walou						
15.	ça déchire						
16.	c'est énervé						
17.	tchoukar						
18.	narvalo						
19.	marave						
20.	on s'enjaille						
21.	go						
22.	être blindé						
23.	ça passe crème						

Commentaires :

Autres mots ou expressions typiquement « jeunes » que j'utilise souvent :

## Annexe 2 : positions des communes des sujets par rapport à Grenoble

